

Le Patriote Français.

JOURNAL COMMERCIAL, LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

BUREAU
du

JOURNAL,
Rue Saint Jean n. 39.

HONNEUR ET PATRIE !

PRIX
de

L'ABONNEMENT
3 piastres par mois.

LE PATRIOTE paraît tous les jours, le lundi et lendemain de fêtes excepté. On souscrit au bureau du PATRIOTE, où on recevra les annonces, lettres et avis, depuis 10 h. du matin jusqu'à 4 h. du soir. Les lettres et paquets doivent être adressés FRANCO.

ALMANACH FRANÇAIS.

Vendredi 17. — Combat de Glatz, par la Grande armée, contre les Prussiens. Par le général Lefèvre, (1807).
" Combat de Messa-d'Ibor, par l'armée d'Espagne, contre les Espagnols. Par le général Leval, (1793).

FRANCE.

— On lit dans le *Journal des Débats* :

« Un fait intéressant à observer en vue de la question que soulève l'état de nos colonies à sucre, c'est la marche que suit chez nous la consommation des sucres exotiques. Elle se présente, au 31 octobre dernier, en parité avec la mise en consommation des dix premiers mois de 1841 : 70.000 tonnes environ. Mais l'avantage est du côté de nos sucres coloniaux, car le sucre exotique étranger, qui pour les dix mois comparés, a fléchi de 10,425 tonnes à 5,400, n'a trouvé que difficilement place sur nos marchés depuis trois ou quatre mois. Telles sont, en ce moment, les positions respectives des deux sucres exotiques. Mais on ne perd pas de vue qu'en définitive, il n'en ressort point d'amélioration pour notre provenance coloniale. Si, en effet, la consommation de nos sucres d'outre-mer s'est quelque peu accrue, il en reste encore dans les entrepôts du royaume, ainsi que l'établit le relevé des douanes, l'énorme quantité de 32,790 tonnes, laquelle, jointe à 10,959 tonnes de sucre étranger, forme une masse égale ou plutôt supérieure à la moitié de notre consommation annuelle, stock plus considérable qu'à aucune autre époque antérieure. Cet état de choses, qui peut amener un nouvel avilissement de prix, est de na-

FEUILLETON.

SOUVENIRS INTIMES DU TEMPS DE L'EMPIRE.

KRETTLY.

NOTICE BIOGRAPHIQUE.

Bonaparte abandonna un instant le siège de Saint-Jean-d'Acre pour aller, dans la vallée de Josaphat, au secours de Kléber et de Junot, qui étaient bloqués, malgré la victoire éclatante que ce dernier venait de remporter. A peine arrivé sur le champ de bataille de Mont-Thabor, Krettly aperçut l'adjudant major Dallmann entouré par un groupe de mamelucks, et près de succomber sous leurs coups. Il s'élança pour le délivrer, reçut au même instant un coup de lance et deux coups de feu. Tout couvert de sang, il sabra les mamelucks qui le pressaient, et parvint à dégager son capitaine.

Le trompette tournait bride pour aller rejoindre son peloton, lorsqu'il s'aperçut qu'il était poursuivi par un mameluck qui semblait acharné contre lui. Malgré sa fatigue et ses blessures, Krettly s'arrêta pour faire face à ce nouvel ennemi ; il pare un coup de taille, et son sabre eut coupé un peu au dessus de la poignée par le daim du Turc ; mais prompt com-

ture à inspirer de la sollicitude pour les producteurs de nos Antilles, surtout si l'on considère que la fabrication indigène, qui paraît supporter sans trop d'embarras l'aggravation effective d'impôt résultant pour celle du régime assez sévère que le ministre des finances lui a récemment imposé, jette sur le marché des quantités croissantes de sucre de betterave, auxquelles vient se joindre encore une production, déjà considérable, assu e-t-on, de sucre de pommes de terre, ou *glucoso*. »

(*Journal du Havre.*)

— Le *Constitutionnel* semble aujourd'hui donner le signal de la reprise des hostilités contre le ministère du 29 octobre. L'article qu'il publie à ce sujet nous a paru assez important pour être reproduit dans tout son entier et suivi de quelques observations :

« Cinq semaines nous séparent encore, dit le *Constitutionnel*, de l'ouverture de la session. On commence déjà cependant à s'entretenir de la disposition des députés et de l'attitude probable que prendront les chambres à l'égard du ministère. Nous n'apportons qu'une fort médiocre ardeur à recueillir ces bruits divers, qui s'élèvent toujours à l'approche des chambres et qui donnent lieu à tant de prédictions et de conjectures que plus tard l'événement doit redresser ou démentir. Nous ne plaçons pas nos espérances politiques dans l'espèce de jeu d'échecs qu'on peut jouer avec les différents groupes qui manœuvrent sur le vaste échiquier des chambres. Les combinaisons compliquées à l'aide desquelles se forment les majorités de circonstance n'aboutissent à rien de durable, et, après la partie perdue ou gagnée, tout se confond de nouveau, et tout est à recommencer.

me l'éclair, Krettly se jette à corps perdu sur lui, le saisit à la barbe, et par un effort inouï le renversant sur la croupe de son cheval, lui brise le crâne avec la crosse de son pistolet, seule arme qui lui restait. Un sabre d'honneur donné par Bonaparte au brave trompette fut la récompense de ce fait d'armes.

De retour devant Saint-Jean-d'Acre, Krettly fut envoyé en parlementaire vers le commodore anglais Sidney Smith, à bord du vaisseau amiral. Le métier de trompette a quelquefois cela de bon ou de mauvais qu'il tient tout à la fois au champ de bataille et à la diplomatie militaire. Sidney Smith, à la manière de certains héros d'Homère, lesquels n'aimaient rien tant, après un rude assaut donné à la ville de Priam, que de faire rôtir un quartier de bœuf, régala Krettly d'une tranche énorme de rosbœuf, qui était encore fumant sur la table du commodore, pour aider le trompette à passer le temps qu'il allait mettre à répondre à la missive de Bonaparte. Quand l'un eut achevé sa part de rosbœuf, et l'autre sa lettre, ils se retrouvèrent sur le pont du vaisseau. L'élégance de l'uniforme du trompette ayant attiré l'attention du commodore, ce dernier lui demanda courtoisement et en s'exprimant en bon français à quel corps de l'armée française il appartenait.

« Aux guides du général en chef Bonaparte, répondit Krettly.

— Vous êtes de fiers sabreurs ! reprit Sidney Smith

« Ce que nous attendons des chambres, c'est un jugement sérieux et approfondi porté sur les affaires publiques ; c'est un mouvement général s'opérant dans les esprits, et le déplacement mesuré, mais spontané, des adhésions et des votes.

« La chambre est nouvelle, et la petite session n'a rien décidé, si ce n'est une loi d'avenir, une loi qui ne touchera rien aux questions actuelles à débattre. Toute chambre récemment élue se compose de députés nouveaux qui n'ont pas encore pris d'engagement parlementaire, et des députés anciens qui rattachent une législature à l'autre, et conservent, dans un sens élevé, l'identité du parlement. En mettant à part des distinctions de nuances et d'amitiés politiques, l'ensemble des anciens députés arrive-t-il avec une disposition favorable à la politique ministérielle ? Nous ne le croyons pas. Si, en effet, les anciens députés consultent leurs derniers souvenirs de la précédente législature, ils remarquent un dissentiment profond et croissant entre le cabinet et la chambre ; le premier vote de la session de 1842 a été contraire au droit de visite : le dernier vote a été plus favorable que ne le voulait le ministère aux armemens maritimes. Sans cesse le ministère a été contredit ou redressé par la majorité même qui le laissait vivre.

« Depuis lors, les anciens comme les nouveaux députés ont cherché la source de leurs convictions dans les suffrages électoraux. Or, le fait général des élections, c'est que le ministère a été renié ou désavoué par tous les candidats élus ; c'est que le ministre dirigeant en particulier a recueilli, dans presque tous les arrondissements, les marques certaines d'une immense impopularité.

« Dans les quinze jours de session qui ont suivi les élections, la nouvelle chambre n'a été

en souriant ; puis s'adressant aussi à l'officier qui avait accompagné Krettly : Messieurs, ajouta-t-il, votre armée est brave et intrépide ; mais il paraît que vous manquez de projectiles, puisque vous venez manœuvrer autour de nous pour nous forcer à tirer sur vos soldats, afin qu'ils puissent ramasser nos boulets et nous les renvoyer ensuite.

— En ce cas, vous n'avez pas sujet de vous plaindre, répliqua Krettly. Ce n'est qu'un emprunt que nous vous faisons.

La réflexion fit sourire le commodore, qui congédia les deux diplomates avec beaucoup de politesse. (*) Bonaparte leva le siège de Saint-Jean-d'Acre pour rentrer en Egypte en suivant la route du Kaïre. Arrivé sur le rivage de Gazan, Krettly aperçut une caravane de chameaux ; il s'élança avec son chef d'escadron sur la caravane. Deux Arabes veulent leur bar-

(*) L'amiral Sidney-Smith, fixé depuis longtemps à Paris, ayant lu dans le *Siccle*, auquel nous empruntons cette notice, qu'il était question de lui, est venu visiter Krettly, dans sa modeste demeure, rue de la *Tour Fossés-du-Temple*, n. 2. L'amiral a parfaitement reconnu le capitaine pour l'avoir reçu en parlementaire sur la flotte anglaise, au siège de Saint-Jean-d'Acre, et lui a fait ses hommages de leur seconde et amicale rencontre, un magnifique examen de ses propres Mémoires.

(*Note du Corsaire.*)

mise en demeure de se diviser qu'une seule sur une question politique, sans compter la loi de régence, c'est sur l'enquête parlementaire. Le vote a été défavorable au cabinet.

» Ajoutez à ces faits le spectacle de la légèreté et de l'impuissance, dont le cabinet a donné tant de preuves dans ce dernier tems, et vous conclurez que de graves objections, contre le cabinet, doivent s'élever jusques dans l'esprit des plus conservateurs.

» Les faits, d'ailleurs, paraissent conformes à ces conclusions. Nous avons vu M. de Larminat prendre une position nouvelle; M. de Salvandy refuser son traitement; un journal, souvent ami du ministère, lui refuser son concours dans des occasions assez graves, se taire sur l'élection du premier arrondissement, aller jusqu'à la menace, à propos du droit de visite. On assure, enfin, que plusieurs députés conservateurs manifestent plus que jamais leur mécontentement, et sont disposés à s'entendre pour adopter en commun une conduite réservée, opposante au besoin. D'un autre côté, les députés nouveaux se sont gardés, avec soin, de toute alliance avec le ministère. Nous n'attribuons pas à ces symptômes d'autre importance que celle-ci: un mouvement notable s'opère dans les esprits, et les opinions modérées, mais progressives, que professe le centre gauche, n'ont jamais eu plus de faveur dans le pays et dans les chambres.»

(La suite au prochain numéro.)

MONTEVIDEO.

Nous avons acquis aujourd'hui l'agréable certitude que les forces anglaises concourront à la défense de la ville dans la baie de la Aguada. Un sondage qui a duré près de trois jours et qui a été fait à marée haute et basse a suffi

rer le passage; d'un coup de revers Krettly décolla la tête du premier, et d'un coup de pointe traverse de part en part le corps du second. Les chameaux étaient conquis.

A la bataille d'Aboukir, Krettly devait donner une preuve éclatante de ce courage et de cette humanité qui distinguent les soldats français et les placent au dessus des autres soldats de l'Europe. A peine Krettly, le sabre au poing, commençait-il à fonctionner sur le champ de bataille, qu'il entend les cris: "A moi... à mon secours!..." Le trompette regarde autour de lui et aperçoit au loin un maréchal-des-logis du 3^e régiment de dragons, qui, déjà grièvement blessé, va succomber sous le cimenterre de deux Turcs. "Ah! savoyards! cria-t-il aux Turcs avec indignation, il faut vous mettre deux contre un pour essayer de nous vaincre!... Attendez! attendez! il ne s'agit que de mettre la partie égale pour vous prouver que vous n'êtes que des paltoquets du désert!" Et en parlant ainsi, Krettly s'était élancé, avait tué un des Turcs et avait mis l'autre en fuite. Le sous-officier de dragons était tombé de faiblesse; il fallait l'enlever de cette place où il était exposé aux ricochets des boulets. Krettly le prit dans ses bras, le posa en travers sur son cheval et le porta à l'ambulance pour le faire panser. En attendant que vint son tour, il adossa le blessé à un palmier, et s'adressant à un chirurgien qui, l'habit bas et les manches de chemise retroussées, mettait un peu en ordre les instrumens de sa trousse, il le pria d'extirper au plus vite la balle que le dragon avait reçue dans la poitrine. Le chirurgien, l'esprit occupé sans doute de blessures plus graves, ne répondit pas.

«Allons, citoyen Esculape, dit Krettly qui était quelque peu cleric en mythologie, que ce soit celui-ci ou un autre, n'importe! Ils sont tous Français et plus ou moins endommagés. Je n'ai pas rapporté du champ de bataille ce dragon encore vivant pour le voir tourner de l'œil en votre présence comme un rat du Nil. Le temps presse; travaillez sur cet homme-là!

—Eh que voulez-vous que je lui fasse? reprit le chirurgien d'un ton d'humeur, je n'ai seulement pas de ligne.

—Parbleu! qu'a cela ne tienne! répliqua Krettly déjà mécontent de l'espèce d'innocence que le chi-

pour fixer les officiers anglais sur les points que pouvaient occuper leurs batiments: le bateau à vapeur fera partie de cette escadrille, il est dit-on, armé de 2 pièces de 30 et 2 de 80: un officier supérieur de la marine orientale nous dit en ce moment que ces Messieurs se livrent à ces préparatifs avec un élan qui révèle leurs excellentes dispositions en faveur de la bonne cause et de la sûreté de leurs connotations.

Il y a tout lieu de croire que la marine française, quoique réduite sur cette rade à des proportions bien minimes par le patriotisme sagace de M. Massieu de Clerval, prendra part à cette démonstration sage, indispensable et qu'elle ne nous verra point avec indifférence perdre chaque jour en ce pays les sympathies que nous avons su conquérir. Le chef de notre station par le débarquement spontané, bien que contrarié, de nos marins le jour que venait à terre le détachement anglais, s'est rendu digne de l'estime générale, de la gratitude de notre population qui n'est turbulente que pour ceux qui foulent aux pieds leurs devoirs les plus essentiels mais qui sait connaître le bien qu'on lui fait.

Sans se mettre en aucune occasion à la traîne de l'Angleterre, on doit, ce nous semble en certaines circonstances marcher de front avec elle et c'est surtout aujourd'hui qu'il sera honorable de le faire puisque la politique, le salut du pays et l'existence de nos compatriotes l'exigent ainsi. En vain nous objecterait-on une opposition consulaire, puisque cette barrière fâcheuse et inattendue a déjà été franchie avec succès, et d'ailleurs il y a à cet égard un exemple tout récent à imiter: M. Mandovi le poussé dans ses derniers retranchements a, nous assure-t-on, laissé l'autorité britannique à toutes les mesures du moment et d'inspiration qu'elle jugerait convenables et dont elle chargerait toute la responsabilité.

Que certain personnage fassé de même et

urgien avait témoigné pour le blessé; je vais vous donner de quoi faire de la charpie."

Et saisissant une des manches de chemise du chirurgien, il l'arracha et la lui présenta, en ajoutant avec tranquillité.

"Voilà pour servir d'appareil; si une seule ne suffit pas, je vous prendrai l'autre pour faire une compresse."

Le chirurgien, furieux, allait répondre et se fâcher, lorsqu'un boulet de gros calibre, parti de l'escadre turco-anglaise, vint, en ricochant au pied d'un palmier, les couvrir d'une pluie de sable et se loger dans le corps d'un Turc qui gisait étendu à quelques pas de là.

"Excusez, dit Krettly en désignant le calavre du Turc horriblement mutilé, ce paroissien là ne se plaindra pas à vous du locataire qui vient d'entrer chez lui si brutalement!"

Après avoir pansé le dragon, le chirurgien et Krettly le mirent à l'abri des boulets, et ce dernier remonta à cheval pour retourner à son régiment.

"Votre nom?... votre nom?... demanda d'une voix éteinte le blessé à son libérateur qu'il voyait s'éloigner.

—Krettly, brigadier-trompette des guides, connu avantageusement."

Dans ce moment le général en chef prescrivait aux 32^e et 18^e demi-brigades un de ces mouvemens bizarres qui, avec lui, ont tant de fois décidé du sort d'une bataille, et, par une charge de cavalerie exécutée entre ses propres feux et ceux de l'ennemi, séparait les Turcs de leur flotte en leur mettant dans l'impossibilité d'échapper. Cette périlleuse manœuvre, dirigée par Bonaparte en personne, détermina le succès de la journée; mais presque tous les guides qui lui servaient d'escorte furent tués ou blessés. Krettly traversa le camp des Turcs au moment même où le pacha, stupéfait de tant de hardiesse, sortait de sa tente. Ce dernier tira au trompette un coup de pistolet à bout portant, qui lui enleva une de ses nattes.

"Ah! Manainouchi de malheur! s'écria Krettly en faisant le moulinet avec son sabre; tu ne cries seulement pas gare!... Attends un peu!" Et sans donner au pacha le temps d'armer son second pisto-

rien que par cet acte il nous fera oublier bien des fatales erreurs.

Mais examinons cette protection en soi: est-elle le résultat de la mélioration-intervention? cela ne peut être puisque l'ingérence collective a été repoussée avec mépris: que le général de Rosas, Oribe, a traversé en la ravageant presque toute la République, puisque le sang a coulé en abondance soit dans les combats soit dans des exécutions cruelles qui grâce à la modération et à l'humanité du parti national n'ont point amené de terribles et justes représailles: et les incendies, les spoliations, les excès les plus honteux, les a-t-on oubliés déjà? non: cette protection ne saurait être la conséquence d'une interposition ridicule que dans ce sens que le remord aurait pénétré dans certaines consciences diplomatiques et dans ce cas nous dirions avec bien des gens, vaut mieux tard que jamais, mais en consultant à la population de régler sa reconnaissance sur l'étendue des sacrifices énormes qui depuis la prétendue invitation-ordre à l'ennemi de ne point passer la frontière lui ont été imposés avec tant de cruauté. Mais non; il y a pour nous une hypothèse bien plus probable: après avoir laissé à Oribe tout le tems nécessaire pour triompher et nous égorger on a enfin ouvert les yeux et on a reconnu toute la folie de son entreprise: contre nous encore était désormais pour la diplomatie se vautrer dans la fange, mais d'un autre côté revenir ostensiblement sur une dégradation inaction c'était avouer un calcul odieux, un épouvantable machiavélisme: on a pu cette fois encore un juste milieu, la diplomatie autoriser les forces militaires à agir sous leur propre responsabilité. Oh! qu'il y aurait de choses à dire sur tout ceci, mais nous convenons nous fermement la bouche et d'ailleurs profitons en ce moment de ce qu'on dédaigne pour sentir à arraché à quelques personnages avec

let, Krettly appliqua sur la tête de ce chef un si furieux coup de sabre que son turban fut séparé en deux, et qu'il lui grava sur le front la moitié d'une croix de Saint-André. Le sang aveugla le Turc, et il ne fut pas difficile au trompette de le faire prisonnier. Il le conduisit lui-même au général en chef. Chemin faisant, le pacha lui fit signe de prendre l'étoile et le croissant d'or qui brillèrent sur son turban. Krettly remit religieusement ces deux objets à Bonaparte, qui lui dit: "Je prends le croissant. Toi, Bombiche, garde l'étoile, elle pourra te servir un jour."

Krettly a gardé précieusement cette relique, qu'il possède le encore à l'heure où nous écrivons.

Le lendemain de la bataille, Krettly parcourut tous les hôpitaux pour retrouver le jeune maréchal deslogis de dragons à qui il avait sauvé la vie. Après bien des courses il finit par le découvrir. Il était dans un état aussi satisfaisant que la gravité de ses blessures pouvait le permettre; mais il ne possédait pas une obole. Krettly partagea sa bourse avec lui, et, par la même raison que le blessé lui avait demandé son nom la veille, il voulut savoir le sien.

"Je me nomme Carrière, lui dit-il, maréchal-des-logis au 3^e dragons.

—Eh bien, mon cher Carrière, si, comme je l'espère, nous ne laissons pas nos os ici, et si nous revenons la France, nous nous retrouverons."

Ces paroles étaient une sorte de prédiction qui devait se réaliser quarante ans plus tard. Ces deux braves, qui s'étaient quittés un matin dans les déserts de l'Egypte, se retrouvèrent un soir au Théâtre de la Gaîté. Mais n'anticipons pas sur les événemens.

En arrivant au Kaire, Bonaparte fut salué avec enthousiasme par la population égyptienne; mais il ne resta pas longtemps dans cette capitale: il avait pressenti que de hutes destinées l'attendaient en Europe, et comme on ne laisse pas en arrière des soldats tels que Krettly, le général en chef, en quittant l'Egypte, le fit monter sur le même bâtiment que le sien. Arrivé à Fréjus après une traversée pénible, Bonaparte partit en poste pour Paris, où l'attendait le 18 brumaire. Quant à Krettly et à ses compagnons, ils vinrent plus tard habiter la caserne de Babylone, non plus comme guides du général Bonaparte, mais

esquels nous régèrons plus tard.

Il nous reste à traiter ici un point qui a occupé l'attention depuis quelques tems. Le général rosiste a-t-il le droit de tirer sur sa capitale sans avertissement préalable aux agens étrangers ? nous n'hésitons point à répondre négativement. Il est déjà horrible de voir M. Oribe diriger impitoyablement sur sa ville natale, sur ses propres concitoyens le feu des hordes étrangères qu'il traîne après lui et cela sans de nière sommation aux autorités nationales, démarche qui eût été d'a leurs fort inutile mais qui lui était dictée par les lois de la guerre : mais ces mêmes lois lui enjoignaient aussi impérieusement d'avertir au moins trois jours à l'avance les consuls respectifs, et ce qui a lieu de nous étonner c'est, lorsque les boulets, la mitraille et les fusées ennemies arrivent jusqu'au centre de la nouvelle ville, que les consuls ou chargés d'affaires ne se soient point réunis pour faire entendre à Oribe un langage sévère : en effet, c'est dans ces quartiers aujourd'hui si peuplés que se sont réfugiés des milliers de pauvres familles orientales et étrangères qui ont dû tout abandonner dans l'intérieur et fuir devant les atrocités de l'ennemi et ces quartiers sont les plus exposés aux ravages de l'artillerie : Pour le consul appelé ici à protéger 15 000 concitoyens comme pour celui qui n'en administre qu'un nombre minime un sentiment d'humanité leur fait un devoir d'élever la voix avec énergie contre une insolente et inhumaine infraction ; mais non, toutes les susceptibilités et jusqu'aux menaces s'adressent aujourd'hui à une autorité qui est en train de bien mériter de son pays et du monde entier, et quoique fasse Oribe pour lui il n'y a point de rigueur : pour lui tout est indulgence et foi en ses promesses ; pour lui sont les visites incroyables... les correspondances amicales, les compromis politiques, assure-t-on !... Doutons, doutons encore ; mais lors-

qu'une entière certitude nous aura apparue, et quand sera arrivé le moment de tout dire... Oh ! alors nous parlerons, et bien haut : et nous dénonçons sans pitié à l'opinion des faits auxquels elle aura peine à croire et qu'on a bien raison de couvrir aujourd'hui d'un voile dégoûtant...

Nous revenons au sujet qui nous occupe. L'ennemi cerné, harcelé dans tous les sens, détruit sur plusieurs points et réduit à ce qui qu'il occupe, manquant de vivres et de munitions et voyant malgré de cruelles mesures la désertion se glisser dans ses rangs et ses remontes diminuer de jour en jour, ne pouvait plus même aujourd'hui rétrograder, l'ennemi est forcé de tenter un coup désespéré ; il s'y prépare, nous l'avons su et il ne peut en être autrement : on assure d'un autre côté qu'on lui a envoyé de Buenos-Aires tout ce qui est nécessaire en cas de siège ou d'attaque ; eh bien ! ne laisse-t-on comme la première fois manquer impunément à ses devoirs militaires au mépris du respect dû à l'humanité et aux autorités étrangères ? Nous verrons bien ; mais à ceux qui prétendent qu'un tel avis ferait de ces hostilités une guerre en bas de soie et que le ton n'est pas ou les Gardes-Françaises répondraient avec une courtoisie chevaleresque à l'ennemi qui venait chapeau bas les prier de tirer les premiers nous opposerons un exemple récent qui les tirera aussitôt, nous n'en doutons point, de leur étrange erreur.

Barcelone se soulève contre l'autorité du Régent, *Espartero, Zurbano et Van-Halen*, foudroyés avec une sur la ville à la tête de forces considérables. Cependant les patriotes veulent tenter un dernier effort et le bombardement est décidé : les agens étrangers se tiennent à l'avance, ils se réunissent, s'entendent, font embarquer à la hâte tous leurs concitoyens respectifs, mais le troisième jour finit et le retard de quelques navires n'a pas permis de compléter

l'embarquement. Notre digne consul à Barcelonne, *M. Ferdinand de Lesseps* (qui en raison de sa belle et noble conduite dans cette occasion vient d'être nommé officier de la Légion d'Honneur) s'adresse aux agresseurs et obtient le délai nécessaire afin d'achever l'opération commencée, et cependant on se souvient que M. de Lesseps était regardé par la régence comme ayant trempé dans le mouvement qu'elle venait réprimer.

Les forces débarquées pour protéger la douane celles qui vont s'embarquer à la Aguada ne sont dès lors que des demi-mesures inutiles si les agens civils ne font point leur devoir : quelque chose restera en ore à faire il est vrai, peut être nous sera-t-il permis de l'indiquer demain.

Un des principaux chefs d'Oribe, un s. Paris, l'a abandonné et a pu gagner la frontière du Brésil.

M. G. P. Pujos, propriétaire du trois-mâts français *l'Aigrette*, aujourd'hui sur cette rade, déclare qu'à dater de ce jour, tout engagement, emprunt, compromis ou transaction quelconque contractés par Mr. E. Catalogne qui a commandé ce navire et a qui le commandement a été ôté sera rejeté par le sousigné.

G. B. Pujos.

AVIS AU COMMERCE.

MM. DENIS ET ARMAND ont l'honneur de prévenir le public que la vente qui leur a été faite par M. CRAMPET, de la peluqueria située rue San Joaquin, est dûe sous le prétexte de l'opposition des créanciers, et par conséquent les lettres qui avaient été souscrites par les acheteurs et acceptées par M. Labasie comme caution, seront nulles : devant M. CRAMPET les remettre pour ne pouvoir réaliser la vente de ladite peluqueria.

bien comme garde du premier consul, corps privilégié que jalosaient tous les autres corps de l'armée.

Un jour que Krettly causait à la porte du quartier avec quelques-uns de ses camarades, sous-officiers comme lui, plusieurs maîtres d'armes s'approchèrent en lui demandant d'un ton arrogant à parler à ceux de leurs collègues qui appartenaient au régiment, c'est-à-dire aux maîtres d'armes des guides.

"Ils sont morts en Egypte, leur répondit le trompette en les toisant d'un mauvais œil, car il avait jugé tout d'abord où ces ferrailleurs voulaient en venir.

— Mais, trompette, reprit l'un d'eux en retroussant sa moustache en véritable casseur de fleuret, vous devez en avoir quelques-uns, ou se disant tels, parmi vous ?"

Sur la réponse négative de Krettly, les maîtres d'armes laissèrent si clairement deviner l'intention qu'ils avaient d'engager une mauvaise querelle que le trompette impatienté de leur témérité leur dit :

"Eh bien, messieurs, entrez, bouchez-vous les yeux, mettez la main sur le premier venu d'entre nous, et vous trouverez un lapin qui vous prouvera que si les prêtres sont tous restés en Egypte, tous les bons sabreurs n'y ont pas laissé leurs os !"

— Alors, je mets la main sur toi ! s'écria celui qui déjà l'avait interpellé.

— C'est ce qui pouvait vous arriver de plus flatteur, reprit Krettly, et vous tombez avec moi comme le dieu Mars en carême. Marchons !"

Chacun des maîtres d'armes ayant fait choix d'un champion, on se rendit sur le terrain, où l'on mit le sabre à la main, et en quelques minutes onze de ces maîtres d'armes furent mis hors de combat.

Deux jours après, de nouvelles provocations étaient adressées aux chasseurs de la garde du premier consul : on les défiait d'oser se rendre au Champ-de-Mars. Malgré la défense expresse de leurs chefs, beaucoup répondirent au défi et, sans se donner le temps de s'expliquer, plus de 150 hommes mirent le sabre à la main et se battirent en ligne. Cette bataille rangée commença à devenir des plus meurtrières pour les deux partis, lorsque tout à coup parut le général Lefèvre, alors commandant de Paris, qui sans doute

avait été prévenu, car il arriva à la tête d'un escadron de dragons qui se mit à charger in distinctement provocateurs et provoqués. Lefèvre n'avait pas cru trouver de meilleur moyen pour rétablir l'ordre et faire rentrer chacun dans le devoir. Plusieurs régiments quittèrent immédiatement Paris, et ces querelles de corps finirent faute de querelleurs. (*)

Eugène Beauharnais, colonel des guides, ayant appris que son protégé Krettly s'était trouvé dans toutes ces rencontres, le fit appeler pour lui adresser de justes reproches.

"Je déteste les spadassins," lui dit-il. Le trompette chercha à se justifier, en prouvant à son colonel que lui et ses camarades n'avaient fait que se maintenir dans les bornes d'une légitime défense.

"Eh bien !" reprit Eugène d'un ton qui ne permettait plus de réplique. "Je ne veux pas que pareil scandale se renouvelle parmi vous. Quant à toi, si tu continues ce métier, je fais mettre dans le fourreau de ton sabre une lame de bois."

Cette idée sembla originelle à Krettly, qui répondit en souriant : "Eh bien ! mon colonel, il y aura encore moyen d'épousseter les habits de ceux qui cherchent des taches sur les nôtres."

Quelques jours après cette scène, à la suite d'une de ces collisions sanglantes qui avaient porté le deuil dans les régimens, Krettly se trouvait attaché avec le tambour-major d'un régiment de ligne et plusieurs de

(*) Un fait que nous ne trouvons pas ici, mais que nous tenons de Krettly lui-même et de ses amis dans les Guides, a hever de prouver jusqu'à qu'il point il faisait bon marché de sa vie. Ayant appris qu'un de ces bêteurs, musicien dans un régiment en garnison à Turin, ajoutait à son nom la singulière épithète de *Bourreau des crânes*, le trompette donna et obtint d'Eugène Beauharnais une permission d'un mois. Aussitôt il prend le pose, arrive au lieu désigné pour des explications, et le maître persistant à ne point reconnaître d'égal, tous deux mettent le sabre à la main. Un instant suffi à Krettly pour blesser mortellement son adversaire ; et sans vouloir rester seulement une heure à Turin pour s'y reposer, il reprit la pose qui le rendait à Paris devant la porte de sa caserne.

(Note du Corsaire)

ses camarades dans une des guinguettes qui avoisinaient alors l'Ecole Militaire, et, le verre à la main, ratifiait le nouveau traité de paix qui avait été juré. Ce tambour-major, d'une taille colossale, avait plusieurs fois essayé, mais inutilement, en sa qualité de maître d'armes, de tâter le trompette-major des guides, dont la réputation dans l'art de l'escrime était faite depuis longtemps. Krettly n'avait répondu aux provocations du tambour-major que par des quolibets.

"Ma foi, trompette, lui avait dit le tambour-major en frisant sa moustache du bout des doigts, il est fort avantageux pour vous de n'être pas tombé sous ma main l'autre jour, parce que je vous eusse tué infailliblement, ce qui m'aurait causé un sensille déplaisir, attendu que vous m'avez fait peu susceptible."

A ces mots, Krettly regarda fixement l'interlocuteur et lui dit d'un air narquois :

"Allons donc, major ! croyez-vous que j'eusse eu peur de vous ? C'est moi, au contraire, qui vous eusse descendu, ce qui m'aurait fait tant soit peu de chagrin, parce que vous n'auriez point payé les rafraichissemens d'aujourd'hui. A votre santé, major."

Et Krettly présenta son verre !

"Toi ?... s'écria aussitôt le maître d'armes en changeant subitement de ton et de manières et en posant son verre sur la table pour ne pas trinquer.

"Oui, moi, reprit Krettly avec calme. Vois-tu, quoique tu sois bien grand, je te flanquerais dans cette bouteille, toi, et ta canne."

A ces mots, le tambour-major exaspéré se dressa du toute sa hauteur ; mais, se ravissant tout à coup, il prit une bouteille, et, la posant avec violence devant Krettly toujours impassible :

"Eh bien ! s'écria-t-il hors de lui flanque-moi donc dans celle-là !..."

Krettly, sans remouvoir, prit la bouteille, la leva jusqu'à hauteur de l'œil, la pencha horizontalement, et, la mettant ensuite sur la table :

"Je ne veux pas, dit-il froidement ; elle est vide, et tu t'y embêterais trop. A votre santé, major !"

Un éclat de rire accueillit ces paroles et mit fin à la provocation du maître d'armes, qui consentit, non sans peine, à trinquer avec le trompette des guides.

Pasaportes expedidos para el exterior.

Dia 16

D. Miguel Vela,	Río Grande,
" Francisco Davigne y su esposa,	Buenos Ayre,
" Francisco Javier de Garinenda,	Río Janeiro,
" Domingo Menviel,	Isla de Cuba,
" Juan Surzane,	Idem.
" Nicolas Mandracho,	Génova,
" Nicolas Vihola y un hijo,	idem,
" Tomas Carreto,	idem,
" Bernard Rabelo,	idem,
" Juan Darnestoy,	Isla de Cuba,
" Juan Raymond Irigoyen,	idem,

Presentados.

D. Juan Van Deurs, Buenos Ayres,

AVIS DIVERS.

Le Rapport de la Commission se vend à l'imprimerie du Patriote.

On trouvera chez M. Etourneau, à la Ville de Paris, rue de St.-François, des Calendriers français, pour les bureaux.

AVIS. Depuis quelque temps, des gens de mauvaise foi à qui je demande ce qui m'est dû légitimement me répondent insolemment par la recommandation de payer à M. Cochet le montant d'un billard qu'il m'a livré il y a trois mois et qui n'est pas encore achevé. Je dois dès lors déclarer que non seulement M. Cochet a reçu de moi l'acompte convenu entre nous, sous reçu, mais que l'échéance, également arrivée de commun accord, pour le reste de la somme (après mise en place) n'était pas encore arrivée, je me verrai dans la nécessité désagréable de faire terminer par un autre que M. Cochet et à ses frais le travail commencé; je suis tout disposé d'ailleurs à faire à ce Monsieur l'avance de quelques douzaines de patacons sur le second paiement à échoir afin d'éviter de sa part toute mauvaise interprétation, tout mépris, comme age, DORMOY.

Une personne qui a servi pendant longues années dans les premières maisons de cette ville en qualité de maître d'hôtel offre ses services à ceux qui voudront bien l'employer. S'adresser au bureau du journal.

La société qui a existé entre MM. Guillaume Lelièvre et André Micoud est dès aujourd'hui dissoute à l'amiable: l'actif et le passif restent à la charge du premier. Cette publication aura lieu pendant trois jours.

AVIS AU COMMERCE.

MM. PORTAL frères, de cette ville et M. N. Gustave HIMAUS leur représentant, ont l'honneur d'aviser au commerce, qu'à dater du 28 février 1843 ce dernier cesse d'être attaché à ladite maison et d'en avoir la procuration. Montevideo, le 1er mars 1843. PORTAL frères.

Avis. — Deux appartemens à louer rue San Vicente, n. 49. La maison a de l'eau et des lieux.

Monsieur Alphonse Rémoissier est prié de passer chez M. Des Brosses où il trouvera une lettre à son adresse.

AVIS. — On a perdu dimanche dernier, dans l'enceinte du marché, un portefeuille contenant ces papiers de famille la résiliation d'un contrat et un certificat d'immatriculation au nom de M. Joseph Piépon. La personne qui voudra bien le remettre au bureau de ce journal sera gratifiée.

Le sieur Ancelot, natif de Noisy-le-Grand (Seine-et-Oise), qui doit habiter le pays depuis plusieurs années, est invité de passer au magasin de M. Monet pour avoir connaissance des informations que lui adresse sa famille. MONET.

Le sieur Leceste, de Montreuil (Seine), est invité à se procurer passage à bord d'un navire le plus prompt à partir. M. Monet est chargé par sa famille de s'en faire à son passage. MONET.

AVISO AL COMERCIO.

La sociedad de panaderia que existia entre los Sres Esquivel Ritu y D. Pedro Parterrie en la casa del Sr. Dn Manuel Lima, manzana num. 5. (bueno vista) habiendo cesado de comun acuerdo y amistosamente, las personas que tengan cuentas con ella pueden dirigirse al Sr. Ritu que queda solo dueño de dicha panaderia y encargado de pagar las ditas y recibir los créditos.

NOURRICE.

On en trouvera une jeune, saine et robuste, accouchée il y a environ cinq mois, chez Mr. Jean GARAT, au Restaurant vis à vis du Lion d'or.

AMA DE LECHE.

Se encontrará una, jóven, sana y robusta, parida desde cinco meses, en la tienda de D. Juan GARAT, en la calle grande del mercado, frente a la botica del Leon de Oro.

AVIS INTERESSANT.

Dans le magasin, rue de St. Pedro ou du Porton, maison de Dn. Benito Blanco, à la seconde porte en montant vers la Buena-Vista sur la droite, on a reçu de France, depuis quelques jours une certaine quantité de haricot, d'excellente qualité qui se vendront en gros ou au détail au prix le plus modéré, comme aussi une partie de jambons de Bayonne qui se donneront aux mêmes conditions. S'adresser à Mr. LANSAC, au dit magasin.

Les consignataires du trois mats le Turenne, préviennent les respectifs receveurs des marchandises de bien vouloir les retirer dudit navire, afin qu'il puisse continuer son voyage à Buenos-Ayres, les 8 jours que le capitaine a accordé pour les décharger selon les connaissances finiront le 23 courant. Les mêmes préviennent les personnes venues de passage, qui n'en ont pas réglé le montant, de le faire de suite, s'entendant avec le capitaine Larche ou avec leurs consignataires MM. Zumermann et Tre-sera rue San-Benito.

AVIS. Il a été perdu un portefeuille à partir de chez Mar in Cazenave jusqu'à la rue du Porton, en allant vers la Buena Vista. Ce portefeuille renferme une papetele délivrée par le consul belge M. Lafond, ainsi que quelques factures etc. Récompense à celui qui l'apportera chez le sieur N. Frerotte, almacén de ferreteria, à la Buena Vista.

FABRICA DE BOMBAS Y MOTONES.

El señor A. Degruhs tiene el honor de participar á los propietarios y capitanes de buques que acaban de establecer en su toneleria bien nombrada en la calle San- Miguel n. 60 una fabrica de bombas de todas clases y tamaños, motones de amante y aparejo de patente, con sus correspondientes roldanas, idem chicos y grandes y tambien ordinarios de todas clases tiene tambien un sortido completo de palos mayores, de mesana, trinquete, masteleros de gavia, de juanete etc., reinos, palanca, roldanas de patente, p'pas para agua, etc. etc.

Las personas que quisieren honrarlo con su confianza, seran servidas con prontitud y á precios muy moderados.

MM. Pierre BLANCAT et Félix DAOER, marchands tailleurs, ont l'honneur de prévenir le public qu'ils ont acheté le magasin de M. GARAQUEL, rue du Porton. Les personnes qui voudront bien les honorer de leur confiance trouveront toujours de la nouveauté dans les modes et bonne confection dans l'ouvrage.

M. Blancat gérera le magasin rue du Porton et M. Dager celui de M. Blancat rue des Pescadores

AVIS. La personne qui aurait trouvé un certificat d'immatriculation accordé en juin 1842, à M. Frédéric Milbau, français, né à Caux, arrondissement de Beziers, département de l'Hérault est prié de le remettre chez Milbau restaurant en face du Pavillon français.

Le capitaine du trois-mats barque française, Ducoëdic, prie messieurs les passagers qu'il a amenés de Valparaiso de vouloir bien passer chez M. Duplessis, consignataire, rue San-Benito 30, pour régler le paiement de leur passage.

AVIS. Rue St.-Joaquin dite des pêcheurs, No. — un porte plus haut que Mme Himonet. On trouvera une grande quantité de pommes de terre de première qualité et nouvellement débarquées, à un prix très modéré.

M. Roiffé, instituteur, désirerait trouver un appartement composé de plusieurs pièces avec une cour. S'adresser à sa maison d'éducation, sise à l'ancienne poste, rue du Porton, ou à cette imprimerie.

A VENDRE OU A LOUER

Le restaurant sis rue San-Carlos en face le pavillon français. On cède la clef sans rétribution. L'acheteur n'aura à payer que les améliorations faites dans l'établissement par le propriétaire actuel. S'adresser au dit établissement.

A LOUER. — Un restaurant muni de tout le mobilier et des ustensiles nécessaires, ayant belle clientèle et très avantageusement situé. S'adresser au bureau du Patriote, rue St. Jean, n. 39.

M. CAPDERESTET associé de M. ROIFFE pour l'établissement de l'enseignement mutuel situé dans la rue du Porton, maison de l'ancienne poste, étant parti de Montevideo, M. Roiffé demande un associé qui puisse le remplacer immédiatement.

M. Roiffé prévient les pères de famille qu'il prend des élèves qu'il garde toute la journée et à demi-pension.

Le cours du soir qui avait lieu de 6 à 11 heures n'aura plus lieu que de 7 à 10 heures.

AU CAFE DE LA MARINE, en face du Môle, du côté du sud. Sous le double rapport de la propreté et de l'exactitude du service, cet établissement qui vient de s'ouvrir ne laisse rien à désirer.

FABRIQUE DE POMPES ET POULIES.

M. A Degruhs a l'honneur de prévenir MM. les propriétaires et capitaines de navires, qu'il vient d'établir dans sa tonellerie, déjà bien renommée, rue Saint-Michel, n. 60 une fabrique de pompes de toutes grandeurs, grandes et petites poulies perfectionnées et ordinaires. Il a aussi un assortiment complet de grands mats, mats de machine, huniers, perroquets, artimon, hunes, ranes, anspets, et généralement tous les agrès nécessaires dans cette partie.

Les personnes qui voudront bien l'honorer de leur confiance seront servis avec soin, promptitude et à des prix très modérés.

Avis qui intéresse tout le monde.

Dans les magasins de P. DUPLESSIS, rue San Benito n. 32, se vendent, à dater du 1er janvier 1843, les articles suivants:

Les BELLÉS BOUGIES de URUGUAY, prix en gros 7 piastres l'arrobe, le SAVON SUPÉRIEUR DU CÉRO, à 8 piastres le quintal, la CHAUX déjà si connue par sa bonne qualité, faite au Cerro, se vendra mesurée à des prix très modiques.

Navires en Charge.

POUR VALPARAISO.

Le beau trois-mats barque l'Alfred, de première marche et de première classe, doublé et coué en cuivre, mettra à la voile, sous le commandement du capitaine Dubertrand, pour ladite destination, du 15 au 20 de ce mois. Il peut recevoir du chargement et quelques passagers, qui trouveront toutes les commodités désirables dans une chambre élégante et spacieuse. Le meilleur traitement leur sera garanti.

S'adresser au consignataire Paul Duplessis, calle San Benito, n. 125.

En charge pour Rio-Janeiro, touchant à Ste.-Catherine. L'imposant brick Indien de Rouen, reconnu généralement partout où il a paru d'une marche supérieure, commandé par le capitaine Fremont, partira pour les destinations incessamment il prendra du fret et des passagers qui trouveront sur son navire toutes les commodités confortables que l'on peut désirer en mer, on peut s'adresser pour traiter du frets et passagers, à M. Mainez, courtier maritime, ou à M. le capitaine Louis G. Fremont à son bord et chez M. Escher, consignataire.

PARA BUENOS-AIRES.

La hermosa barda francesa Ducoëdic, su cap. Mr. Laplume, saldrá para dicho destino el sabado próximo admite flete y pasajeros en la cámara y en el entrepuente, las personas que quieran tratar para una ú otra cosa pueden dirigirse á su consignatario D. P. Duplessis, Calle de San Benito, núm. 30.

COURRIERS.

Pour Canelones, San José, Colla, Durazno, Soriano, Mercedes, Sandú, Florida, San Salvador el Salto, sortent les 1, 8, 16, et 24 de chaque mois. Pour Maldonado, Minas, San Carlos, et Rocha le 1 et 16; pour le Cerro-Largo, le 7 et 22.

Le Gérant Jh. REYNAUD.

Imprimerie Orientale, dirigée par Jh. REYNAUD.